

SPIRITUALITE ET POSTMODERNISME ROMANESQUE : UNE IMAGE EN CONSTRUCTION

MAMADOU LAMINE BALDÉ

Université Gaston Berger de Saint-Louis (Sénégal)

mlaminebl@gmail.com

Résumé

En dehors de la langue française, Tahar Ben Jelloun partage avec Wadji Mouawad la construction d'un discours spirituel dans une esthétique romanesque qui se veut un principe de déconstruction. De cette manière, ils invitent à redéfinir cette esthétique renvoyant à l'écriture postmoderne. C'est le sujet de cet article : son objet est de montrer la pensée surnaturelle, voir spirituelle, que renferment leurs romans. La question peut être envisagé dans la recherche francophone du moment qu'il s'agit de l'univers culturel du Maroc et du Québec. De là, le choix d'une méthode qui repose sur l'étude et la comparaison de l'image en construction de la spiritualité lue, reconnue ou éprouvée dans les textes. Il faut indiquer que l'attention portée à la construction du personnage postmoderne et des matériaux spirituels engage aussi l'islam soufi et le totémisme des amérindiens.

Mots-clés : *Spiritualité, roman francophone, postmodernisme, construction.*

Abstract

Apart from the French language, Tahar Ben Jelloun shares with Wadji Mouawad the construction of a spiritual discourse in a novelistic aesthetic which claims a principle of deconstruction. In that way, they suggest to redefine this aesthetic referring to postmodern writing. This is the subject of this article: its aim is to show the supernatural thought, if not spiritual, that novels encompass. The question can be raised in French-speaking research insofar as it is about the cultural scene of Morocco and Québec.

From then on, the choice of a method based on the study and comparison of the image in the construction of spirituality read, recognized or experienced in texts. It is worth mentioning that the attention given to the construction of the postmodern character and spiritual materials also involves the Islam Sufi and American Indian totemism.

Keywords: *Spirituality, French-speaking novel, postmodernism, construction.*

Introduction

L'image de la spiritualité ne traduit pas, à elle seul, toute l'intention du romancier. Cette dernière est précisément repérée à travers son esthétique. D'emblée, ce constat fait surgir le problème de la construction de cette image dans l'espace du roman. Si, avec l'esthétique postmoderne du fragment, de l'éclatement, l'image du monde « réel » est sans cesse déconstruite, l'univers spirituel prend forme dans les projets littéraires de Tahar Ben Jelloun et de Wadji Mouawad. C'est le lieu où le personnage central, comme un Ulysse à la quête de son lit d'olive, s'adonne petit à petit à un jeu inopiné de l'initiation. C'est pourquoi, en fournissant des renseignements intéressants sur les identités, leurs romans échouent en livrant des formes de spiritualité. Comment se construisent-elles dans ces textes conçus comme postmodernes ? À quel point sont-elles explicites ? Il faut croire que les écrivains, chacun de son côté, accordent beaucoup d'attention aux croyances des personnages et emploient des techniques d'écriture empruntées à des théoriciens tels qu'Adama Coulibaly et Sophie Bertho. Ce qui classe les romans dans le registre des fictions postmodernes. Il est question d'examiner les principes qui rendent compte de la construction des faits

spirituels et la position qu'ils occupent dans le processus de création romanesque.

Questions de spiritualité : entre écriture du double et onomastique

1. Écriture du double ou double lecture du personnage postmoderne

À la faveur de la grande confusion posée par le postmodernisme, Ben Jelloun et Mouawad n'attachent pas beaucoup d'importance aux modes de pensée qui opposent le Bien et le Mal, entretenu chacun par un personnage. Comme le dit Adama Coulibaly : « le chassé-croisé entre le vrai et le faux, le Bien et le Mal, l'être et le paraître traverse, ainsi [leurs textes], soulignant le jeu des formes dans une symétrie baroque » (2017 : 229). En ce sens, leurs romans ne doivent pas être lus comme des récits où le lecteur voudrait s'identifier à des personnages ou à d'autres auxquels il ne le voudrait pas. Pour chaque roman, l'écriture est le lieu d'une double thématique qui admet la répétition d'une histoire de Bien ou de Mal sur deux personnages, voire plus, de sorte que ces valeurs se confondent en eux. C'est ainsi que s'établissent les germes d'une spiritualité construite à la façon d'un incessant tourbillon, toujours amenée à se déconstruire et à se reconstruire.

Dans *Anima* (2012), Mouawad est parvenu à en rendre compte suivant une temporalité à venir. L'écrivain libano-canadien conduit son héros/anti-héros, Wahhch, à adopter « la mémoire d'un narrateur métempyscosé » (Perrin, 2009 : 168), selon la tradition amérindienne des

mohawks. L'idée se révèle à la lecture de la réincarnation de l'âme d'un amérindien, Welson Wolf Rooney, dans le corps d'un loup gris, que l'auteur a désigné « *Canis lupus lupus* » (littéralement le loup gris commun), qui, en réalité, est l'animal totem de Wahnch. Il n'est donc pas surprenant de l'appeler « l'animal/Rooney ». Dans son diptyque, *L'enfant de sable* (1985) et *La nuit sacrée* (1987), Ben Jelloun, quant à lui, fait une immersion dans le monde musulman avec un intérêt **toute particulier** pour la thématique soufie. L'écrivain marocain utilise abondamment les principes de cette forme de spiritualité, saisissable dans le parcours initiatique du personnage androgyne qui traverse les deux romans. En effet, c'est Ahmed, dans le premier roman, qui est devenu Zahra, dans le deuxième roman, suivant l'ordre respectif de leur apparition au-dessus. Ce qui fait qu'il/elle est connu (e) sous le nom d'Ahmed/Zahra dans le diptyque. À vrai dire, l'analyse de la quête de l'identité féminine du double personnage est ici subtilement détournée vers l'analyse de sa quête spirituelle. Ainsi, Wahnch, métempsychosé en l'animal/Rooney, et Ahmed/Zahra ont un objectif à atteindre. Reste à savoir si cet objectif peut servir pour le processus de construction de l'image énoncée.

Le paradoxe n'est qu'apparent : la remise en cause de la structure des schémas de penser traditionnels par Jacques Derrida (1967) s'invite dans ces romans lorsqu'ils ne sont pas considérés comme des totalités closes. Cette considération se comprend dès lors que les deux écrivains francophones disent autrement et d'écrivent comme ça vient les piliers qui permettent la rédaction du roman traditionnel. Pour dévoiler

d'avantage les événements d'un « monde » chaotique, ils font appel à l'esthétique du fragment, du collage, de l'aléatoire et ainsi, les récits se rapprochent d'un jeu de construction dans lequel les personnages se tournent vers la quête d'un objet quelconque, notamment en rapport avec la spiritualité. Si, comme le note Pierre Hébert : « le postmoderne s'approprie plusieurs traits qui, l'apparentant au paradigme du profane, l'oppose ainsi *catégoriquement* au sacré » (1994 : 446), il s'avère que l'écriture postmoderne est devenue le lieu d'une double représentation. Wahhch dans *Anima* et Ahmed/Zahra dans *L'enfant de sable* et *La nuit sacrée* le font ressortir, puisque les écrivains cherchent à montrer, à travers le dédoublement, la complexité du réel. Partout, on passe de l'expression d'une identité – ou d'une valeur spirituelle – face à la domination de l'autre, à l'affirmation de l'autre dans la construction d'une identité – ou d'une valeur spiritualité. Être deux personnages à la fois dans un même récit, c'est varié le mode du paraître, perceptible sur fond d'intertextualité à l'intérieur d'un même ou de deux romans. C'est en même temps cultiver une ambivalence par la répétition en rompant avec la dichotomie. Les deux romans de Ben Jelloun résument en toute clarté cette manière dont s'articulent les différentes facettes d'un personnage sous la forme binaire ou multiple. La reprise de l'histoire d'Ahmed par différents maîtres-conteurs dans *L'enfant de sable* est un autre exemple de l'écriture du double. L'auteur prolonge cette double lecture dans *La nuit sacrée* avec un Zahra qui revendique un rôle clivé mais imbriqué. Autrement, elle est à la fois conteur conté et personnage central. À l'inverse, *Anima*, dont le dédoublement de Rooney passe

du statut d'Homme à celui d'animal, fait aussi l'objet d'une double lecture.

2. **Onomastique postmoderne sous forme spirituelle**

Telle que rencontrer dans *L'enfant de sable*, dans *La nuit sacrée* et dans *Anima*, c'est par la manipulation des noms que Ben Jelloun et Mouawad brouillent la frontière de l'univers référentiel et l'univers fictionnel. Cela, non pas pour montrer qu'entre la réalité et la fiction la marge est mince, mais plutôt pour souligner le fait qu'il n'y a plus de délimitation entre le texte et le monde réel, ainsi que le montre Marie Vautier (1988 : 98). Alors que dans toutes productions littéraires, la nomination du personnage n'est pas gratuite, du fait qu'il manifeste un objet quelconque, cette manifestation est renforcée dans le discours postmoderne : l'écrivain insiste beaucoup plus sur les prénoms ou noms en les chargeant de significations culturelles ou idéologiques. Pour ce qui est de l'acte spirituel, l'onomastique donne de précieux renseignements sur la religion de celui-ci ou sur un univers de référence. Sur cette question, Benoit fait une observation sur l'effet de métaphysique lié au nom : « le nom propre, lieu de l'inscription sociale du groupe sur le sujet est à mettre en rapport avec le type de refonte que le signifiant opère sur l'illusoire identité à soi de la personne¹ ». Il faut rappeler que la nomination est considérée comme un acte politique qui implique une stratégie de marqueur identitaire. Ce qui fait que le nom du personnage romanesque est souvent défini comme un

¹ Cité par Coulibaly, 2017, p. 222.

« indicateur d'individualité » (Jouve, 1992 : 111). Des exemples pris dans le corpus illustrent ce réalisme, quand Ben Jelloun et Mouawad utilisent amplement les noms des personnalités religieuses : Mohamed Ahmed, dans *L'enfant de sable*, porte le prénom du prophète Mouhammad et Zahra, dans *La nuit sacrée*, porte le deuxième prénom de la fille préférée de ce prophète, Fatima-Zahra ; pendant que Léonie, la femme de Wahhch dans *Anima*, porte le nom de saint Léon le Grand², fêté par l'Église romaine la date du 10 novembre de chaque année.

Il faut noter que la mise en scène des fonctions référentielle et non référentielle que peut avoir un prénom ou nom de personne dans une œuvre littéraire est conforme au regard que l'écrivain postmoderne porte sur les personnages de son roman. Le corpus offre également ces dispositifs. Il met en avant le mélange des personnages référentiels et ceux non référentiels dans la réalité. Les cas de Mohamed Ahmed dans *L'enfant de sable*, de Zahra dans *La nuit sacrée* ou de Lou Dobkins dans *Anima*, s'ils possèdent un signifiant et un signifié dans l'histoire réelle, sont différents des cas de Bou Chaïb et de Wahhch el Debch, dans l'ordre respectif des romans cités. Ces derniers sont dépourvus de références hors de l'univers de la fiction. C'est des noms qui n'existent pas, si ce n'est dans l'esthétique de l'écrivain. Cependant, les deux formes onomastiques réunies peuvent, à bon droit, être qualifiées de postmodernes, s'il faut penser comme Pierre Nda, citant Maurice Bandaman. Selon ce dernier :

² Dit Léon 1^{er} (400-461), élu pape en l'an 440.

[L'écrivain] ne se contente pas de prendre des noms de sa région d'origine, ou des noms du terroir, ou encore des noms à résonance africains [ou canadiens], il transforme des noms communs en noms propres, ou encore [...] il invente, il crée de toutes pièces des noms en jouant sur des constructions phonético-sémantiques, sur des interférences socio-culturelles, sur des connotations politiques ou idéologique des syntagmes mis en place, ou bien encore en utilisant [...] des noms référentiels ou de personnages historiques (2003 : 25-26).

Cette réflexion souligne toute la liberté que peut offrir une pratique onomastique postmoderne. En dépit des disparités constatées et des divergences attestées dans les politiques de nomination romanesque, il n'y a pas de primat dans la pensée de l'écrivain postmoderne sur l'onomastique, avec ou sans un univers de sens. Dans le corpus, le personnage qui porte le nom le plus résolument centré sur la réalité est sans doute Zahra. Son nom est chargé d'une signification symbolique et reflète l'attachement de Ben Jelloun à la culture musulmane. D'ailleurs, des noms d'hommes et de femmes, qui ont marqué l'histoire de l'islam, foisonnent tout au long de *L'enfant de sable* et de *La nuit sacrée*. Et cela, en vertu de la fonction référentielle qui consiste à user des noms connus du lecteur pour qu'il puisse ancrer le déroulement de la fiction dans la réalité de l'Histoire (hors-texte). Le nom de Zahra a marqué l'histoire de l'islam, selon qu'elle fut la seule enfant de Mouhammad à avoir une lignée. Et afin d'exprimer davantage cette référence à la fille du prophète de l'islam et de montrer qu'il est aussi

question de la sainteté de celle-ci, qu'indique aussi le nom Zahra, l'auteur construit dans le discours de Hadj Souleïmane la signification du nom : « Zahra, fleur des fleurs » (p. 29). De son côté, Mouawad, avec parfois des noms purement fictionnels, se propose de faire voir la manière dont les stratégies dénominales permettent de construire la nature de ses protagonistes. D'une manière générale, les champs lexical et sémantique des noms qui traversent *Anima* font remarquer une pratique onomastique idéalisant les protagonistes. En plus, cette pratique sort souvent de l'ordinaire : c'est une onomastique faite de tout, particulièrement des noms trop parlants. Hormis Lou Dobkins, allusion faite au chef « spirituel » des *Pagans*, (païens ; p. 279), l'auteur privilégie des noms qui s'imposent dans le domaine de la bestialité et de la brutalité, à travers ceux qui les portent. C'est le cas du nom attribué au personnage central, « Wahhch el Debch », qui est hautement significatif. À lui seul, il évoque la couleur de tout ce qui va avec les cadavres et plonge le lecteur au cœur du temps des guerres et des massacres : il signifie littéralement « le monstre brutal » du fait que le premier personnage qui l'a porté « était brutal et parce que c'était un monstre » (p. 348). Après cela, il le transmet à son fils adoptif, le personnage central du roman. Au cours du texte, il est apparu d'autres noms qui révèlent la cohérence et la complexité d'un tel symbolisme de la violence physique ou verbal, comme le nom du chimpanzé, Tomahawk. Celui-ci désigne la hache de guerre des indiens d'Amérique.

Questions d'initiation : le parcours initiatique et la quête de l'absent

1. Du parcours initiatique ou de l'errance dans la discontinuité

Est-il besoin de souligner à quel point *L'enfant de sable* et *La nuit sacrée* entrent dans la catégorie des romans d'initiation. Le parcours initiatique d'Ahmed/Zahra dans les villes marocaines à nourrit beaucoup d'études. Il n'est pas surprenant de voir que le parcours de Wahhch, en compagnie de l'animal/Rooney, à travers le Canada et les Etats-Unis d'Amérique bénéficie de cet intérêt. Sauf qu'*Anima* met en profit les règles du jeu du polard. Le voyage est donc au centre de chaque roman, mais le point de comparaison de ces deux personnages est largement tributaire des formes que prennent leurs trajets dans les récits : ils sont difficiles à reconstituer, car guidés, non pas par l'ordre chronologique, mais par l'effet du discontinu. En interrogeant les travaux consacrés aux problématiques postmodernes, il ressort que le discours sur le discontinu a suscité des réflexions majeures. Pour Sophie Bertho, « le discontinu inquiet : comment passer d'une chose à l'autre sans lien ? » (1993 : 93). L'analyse répond à cette question, en concentrant l'action sur l'errance du personnage déployée dans ce procédé d'écriture.

C'est le désenchantement croissant à l'égard d'une situation sur un espace qui les pousse à en chercher un autre. L'exercice est d'autant plus disparate qu'il est contenu dans des cadres spatio-temporels éclatés. Comme le dirait Babou Diène, « cet éclatement est

inhérent à la quête des personnages qui se déplacent fréquemment » (2011 : 43). Dans *La nuit sacrée*, Zahra doit accomplir un voyage entrepris dans *L'enfant de sable* et énoncé par le Troubadour aveugle. Ce conteur s'est mis dans la peau d'Ahmed avant de faire un constat :

Il fallait continuer le voyage jusqu'à Tétouan, jusqu'à Fès et Marrakech. Cette visite a quelque chose du pèlerinage, je dois accomplir cela sans m'arrêter jusqu'à redonner à cette âme la paix, la sérénité et le silence dont elle a besoin (p. 162).

Pour y parvenir, Ahmed/Zahra fait un parcours tout à fait discontinu à travers des espaces insolites, oniriques et parfois « réels ». C'est ainsi que, chez Ben Jelloun, l'espace épouse la configuration postmoderne : une « dé-spatialisation » (Coulibaly, 2017 : 175) qui met en cause l'espace connu. Toutefois, l'une des dispositifs qui produit le plus un effet de discontinuité spatiale dans le champ romanesque réside dans l'éclatement du point de vue narratif. Les différents récits qui structurent *Anima* sont sur ce point exemplaires. Pris en charge essentiellement par des animaux, ces récits et leur valeur métaphorique n'enlèvent rien à l'intérêt d'une étude portant sur l'espace discontinu. Si Wahhch a sa propre représentation du monde, les différents narrateurs cherchent chacun une loi de l'espace en tentant de lui donner une portée universelle. Par exemple, la perception que la fourmi noire (« *Lasius niger* » ; p. 40) a de la dimension de l'espace, dans lequel évolue Wahhch, n'est pas la même que celle du papillon (« *Papilio polyxenes asterius* » ; p. 127) ou du « *Carassius auratus caput*

leonis. Poisson doré à tête de lion » (p. 23). C'est la juxtaposition de ces différentes perceptions qui crée une discontinuité du cadre spatial, de façon à ce qu'il agit sur le lecteur comme un accélérateur de l'errance de Wahhch sur les traces de son animal totem, suivant le déroulement du roman.

Dans le diptyque benjellounien, l'éclatement du point de vue narratif est aussi significatif, et relativement plus complexe que dans *Anima*, bien que ce roman de Mouawad est beaucoup plus illustratif. Encore que, dans *La nuit sacrée*, Zahra prend le contrôle de la narration de sa propre vie à travers son conte. En revanche, il faut se rappeler que c'est dans *L'enfant de sable* que le parcours d'Ahmed est imaginée par sept conteurs. Le fait que ce soient les différents contes qui se partagent ce parcours permet d'allier l'intérêt de la narration à celui de l'espace qui devient discontinu : l'errance d'Ahmed et la structure du roman s'organisent davantage selon la discontinuité spatio-temporelle, et c'est d'où, apparemment, apparaît l'une des marques du soufisme. Pour rappel, ce dernier est aussi une spiritualité de l'errance, à l'exemple de l'errance inaugurale du prophète Mouhammad lors de son Voyage nocturne. D'ailleurs, Selon Marc Gontard : « l'itinéraire de Zahra peut être rapproché de certaines des stations distinguées par les soufis dans leurs effort d'union avec Dieu » (1993 : 21).

2. De la quête identitaire à la quête spirituelle

À ce niveau de la réflexion, l'on comprend que l'image de la spiritualité se construit à la fois dans des matériaux caractéristiques et, plus précisément, dans la

quête du personnage romanesque. Certes, dire que Ben Jelloun et Mouawad mettent « en fiction des êtres à la recherche d’eux-mêmes » (Diop, 2016 : 227), c’est dire que l’objet de recherche est centré sur la quête identitaire. Or, dans leurs romans, la quête passe de quelque chose de purement identitaire à quelque chose de culturellement spirituelle, à mesure que la passion des personnages prend des couleurs de sacralité. En d’autres mots, cette évolution est parvenue à séparer l’identité et la spiritualité, avec une inclinaison très nette pour cette dernière. En effet, s’il faut raisonner avec les principes du schéma narratif classique³, les romans ne déterminent pas clairement leurs résultats finals ou leurs objets. Les sujets ne vont pas au-devant de leurs objets, ni au-delà, car avec ces deux écrivains, penser le monde et les hommes passe rapidement de la pensée linéaire à la pensée chaotique. Ce qui peut confirmer le propos de Hervé Fischier, selon lequel : « penser c’est lier, délier, relier [...] C’est à ce niveau de l’inconscient mythique de notre société qu’on repère les liens fondamentaux de l’homme d’aujourd’hui au monde qu’il interprète » (2009 : 21).

Wahhch et Ahmed/Zahra interprètent tous un monde chaotique où chacun, en tant que sujet, est à la quête d’un objet dont il finit par se détourner à cause des événements aléatoires ou des hasards du récit. La déconstruction de ce dualisme – sujet/objet – dans la structure du récit postmoderne se justifie en ce que de deux choses l’une : soit le personnage sujet qui ouvre le roman n’est pas le même que celui qui le ferme, soit c’est l’objet de départ qui cède la place à un autre objet, ou même les deux à la fois, à la grande surprise du lecteur.

³ Voir le schéma des six actants et des trois axes de Julien Greimas (1966).

On a parfois utilisé le vocable de « Sérendipité » pour qualifier cette opportunité de découvrir « par hasard » ce que l'on ne cherche pas *a priori* [...] C'est ainsi que certains auteurs, pour encourager une lecture placée sous le signe du hasard, vont jusqu'à abandonner une partie de leurs prérogatives au lecteur, imaginant des modes de lecture mettant en œuvre une certaine forme de combinatoire (Clément, 2011 : 69).

Au début d'*Anima*, Wahhch s'est mis à la recherche de l'assassin de sa femme, Rooney. Mais dans la dernière partie du récit, cette quête est orientée vers son identité. Aussi, la fin du récit est une métafiction du médecin coroner, Aubert Chagnon, qui présente une histoire comparable à celle de Wahhch. Une autre comparaison apparaît dans l'avant dernière partie du récit, chez le personnage sujet du nom de Winona. Elle partage avec Wahhch la quête d'un objet inconnu. Ce détournement d'objectif se retrouve dans la recherche d'identité d'Ahmed/Zahra dans *L'enfant de sable* et *La nuit sacrée*. Dans cet élan déconstructionniste du dualisme sujet/objet, les stratégies utilisées par les écrivains diffèrent d'un roman à l'autre, suivant les préoccupations des sujets. Il faut considérer le brouillage des pistes de délimitation dans l'opposition nature/culture chez Mouawad et masculin/féminin chez Ben Jelloun. Ce qui fait que si déconstruire consiste à ne pas considérer ces concepts, pris deux à deux, comme des différences et à accepter que chacun garde les signes de son opposé, l'objet relève du hasard. Il prête à la confusion dans le schéma actantiel de Greimas.

Ainsi, quand la structure d'*Anima* s'est divisée en quatre parties, c'est la quête de Wahhch, cherchant son animal totem, qui prend différentes formes. L'objet de retrouver Rooney, comme l'assassin de Léonie, dans le vaste territoire nord-américain, n'occupe que les deux quarts du roman. Sauf qu'après avoir retrouvé et tué l'assassin, un autre objet surgit « par hasard » dans la troisième partie du roman, intitulée « *Canis lupus lupus* ». Cette partie offre l'opportunité de voir la question de l'aléatoire dans l'objet qui, tantôt se donne comme le désir de Wahhch de retrouver son nom et son prénom effacés à jamais de la mémoire des hommes (p. 389), tantôt comme l'envie de connaître son véritable histoire, qu'il définirait par un « *no news* » (p. 324). Entre ces manquements, s'introduit une autre incertitude qu'Humbert métaphorise, premièrement, comme « le golfe du Mexique : ni mer, ni lac, ni océan, un peu des trois sans doute » (p. 278) ; deuxièmement, comme les « lignes invisibles à nos âmes égarées au fond de leurs labyrinthes [...] [appelées] Mason-Dixon Line » (p. 283). C'est pourquoi il donne ce nom à l'animal/Rooney. Ce qui fait que la quête aléatoire de Wahhch prend une dimension spirituelle, à côté de son objet de départ.

La quête d'identité d'Ahmed/Zahra diffère à plusieurs égards de celle de Wahhch, quoique les deux contiennent de nombreux points de comparaison sur le plan de la déconstruction. L'objet de ce double personnage apparaît, à première vue, comme le désir et la volonté de reconquérir sa féminité. L'énonciation du symbolisme sexuel devient donc une source d'inspiration pour les conteurs populaires. C'est alors que survient l'éclatement de l'objet lorsque, dans *L'enfant de sable*,

les conteurs disposent chacun d'une version de l'histoire d'Ahmed. Les morceaux de cet éclatement sont à leurs tours réduits en miettes au moment où, au début de *La nuit sacrée*, Zahra fait cette précision, en prenant comme exemple le conteur enturbanné : « il commençait une histoire puis l'abandonnait, revenait non pour la poursuivre mais pour [...] dire qu'il ne fallait pas la raconter » (p. 9). De plus, le hasard dans la quête d'Ahmed/Zahra est annoncé dès l'instant qu'il/elle reconnaît sa situation de sujet « sans identité [...] venant du néant et allant vers l'inconnu » (p. 84). Ce à quoi il faut ajouter que son objectif de retrouver l'identité féminine ne sera pas atteint dans *L'enfant de sable*, mais dans *La nuit sacrée* où surgit sa lutte pour atteindre une libération qui s'est révélée incertaine : « j'étais libérée et les choses n'allaient pas se passer comme je l'espérais » (p. 31), se dit Zahra. Il est intéressant de remarquer que c'est seulement dans la diversité des contes, dans les deux romans réunis, qu'il est possible de reconstituer l'image de l'objet du double personnage : elle se situe entre la quête d'une identité et la quête d'une liberté, sous-tendue par sa spiritualité soufie.

Conclusion

Autant chez Tahar Ben Jelloun que chez Wadji Mouawad, l'écriture romanesque donne à voir une préoccupation : l'identité du personnage laisse la place à sa spiritualité, qui se construit sur les procédés postmodernes que sont la double représentation et l'onomastique. En réalité, qu'il s'agit de *L'enfant de sable*, de *La nuit sacrée* ou d'*Anima*, le récit apparaît

sous un style déconstructionniste, dans lequel le parcours initiatique des personnages centraux est fondé sur une quête qui se dénoue et se renoue constamment autour du soufisme pour Ahmed/Zahra et du totémisme des amérindiens pour Wahhch. Ainsi, avec des questions de spiritualité, cette contribution renforce l'idée selon laquelle les romans postmodernes tentent de représenter la « société postmoderne ». Du point de vue méthodologique, elle se limite à comparer deux écrivains dont, même si leur intérêt commun apparaît pour une raison ou pour une autre, leur déséquilibre frappe par le nombre de romans de chacun dans le corpus, mais aussi par le tremplin spirituel des sujets personnages ; d'autant plus qu'elle laisse de côté beaucoup de questions également légitimes dans cette lecture sociologique. D'abord, il faut dire que la portée de tout ce qui doit être dit est bien loin d'elle, avant d'admettre qu'il est intéressant de savoir comment se présente l'image d'une spiritualité non déconstruite, construite, dans le roman postmoderne.

Références bibliographiques

BEN JELLOUN, TAHAR (1987), *La Nuit sacrée*, Paris, Seuil.

BEN JELLOUN, TAHAR (1985), *L'Enfant de sable*, Paris, Seuil.

BERTHO, SOPHIE (1993), « Temps, récit et postmodernité » *Littérature*, 92, p. 90-97.

CLÉMENT, JEAN (2011), « Poétique du hasard et de l'aléatoire en littérature numérique », [en ligne] *Protée*, 39, 1, p. 67-76, URL :

<https://www.erudit.org/fr/revues/pr/2011-v39-n1-pr5004899/1006728ar/> (consulté le 06/07/19).

COULIBALY, ADAMA (2017), *Le postmodernisme littéraire et sa pratique chez les romanciers francophones en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.

DIOP, CHEIKH M. S. (2016), « Romans "mineurs" d'Afrique francophone et identité », *Les Cahiers du CREILAC*, 1, p. 227-244.

DERRIDA, JACQUES (1967), *L'Écriture et la Différence*, Paris, Seuil.

DIÈNE, BABOU (2011), *Henry Lopes et Sony Labou Tansi : immersion culturelle et écriture romanesque*, Paris, L'Harmattan.

FISCHIER, HERVE (2009), « Mythanalyse des liens », [en ligne] *Inter, Art actuel*, 101, p. 21-22, URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/inter/2008-n101-inter1112155/45487ac.pdf> (consulté le 05/07/19).

GONTARD, MARC (1993), *Le moi étrange. Littérature marocaine de langue française*, Paris, L'Harmattan.

GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN (1966), *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris, Larousse.

HEBERT, PIERRE (1994), « Le Sacré et le postmoderne », [en ligne] *Voix et Images*, 19, 2, p. 436-443, URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/vi/1994-v19-n2-vi1351/201107ar/> (consulté le 27/11/19).

JOUVE, VINCENT (1992), *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF.

MOUAWAD, WADJI (2012), *Anima*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud.

NDA, Pierre (2003), *L'écriture romanesque de Maurice Bandaman ou la quête d'une esthétique africaine moderne*, Paris, L'Harmattan.

PERRIN, JEAN-FRANÇOIS (2009), « Soi-même comme multiple : le cas du récit à métempsychose au XVIIIe siècle », [en ligne] *Dix-huitième siècle*, 41, 1, p. 168-186, URL : <https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2009-1-page-168.htm> (consulté le 20/12/19).

VAUTIER, MARIE (1988), « Les mots, les noms et le postmoderne : l'onomastique dans Le semestre de Gérard Bessete », *SIC/ELC*, 13, 1.